

Patrice Desbiens, Mathieu Simoneau, André Roy

Sébastien Dulude

Numéro 163, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83212ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dulude, S. (2016). Compte rendu de [Patrice Desbiens, Mathieu Simoneau, André Roy]. *Lettres québécoises*, (163), 46–47.

☆☆☆☆

PATRICE DESBIENS

Le quotidien du poète

Sudbury, Prise de parole, coll. « BCF poésie »,

2016, 64 p., 14,95 \$ (papier),
10,99 \$ (numérique).

Le plus important

Comment parler de Patrice Desbiens sans risquer le truisme ? L'évidence de sa poésie aussi prosaïque que prolifique, brute comme « un ou deux / poèmes / dans le / grille-pain » (p. 12), le ramène fréquemment à la figure d'incorruptible poète de l'ordinaire, une réduction qui, bien que juste, m'apparaît superficielle.

Depuis le superbe *Désâmé* (2005), on n'avait pas lu Patrice Desbiens chez Prise de parole où il a publié depuis 1977 la plus grande partie de son œuvre — sauf en 2008, alors que *Décalage* réunissait des textes parus en revues. La trilogie *En temps et lieux* (2007-2009) marquait l'arrivée du poète chez l'éditeur L'Oie de Cravan, mais aussi d'une certaine formule, inchangée depuis : florilèges de poèmes brefs, titrés, observant tour à tour des gens, des situations et les états d'âme du poète, tantôt solitaire, tantôt amoureux.

Et déjà, après la parution de *Vallée des cicatrices* (octobre 2015), on peut découvrir une nouvelle livraison de poèmes, à la faveur d'un retour chez l'éditeur originel. Desbiens, trop rapide pour « l'éditeur lent¹ » ?

SAMOURAÏ DU MOMENT

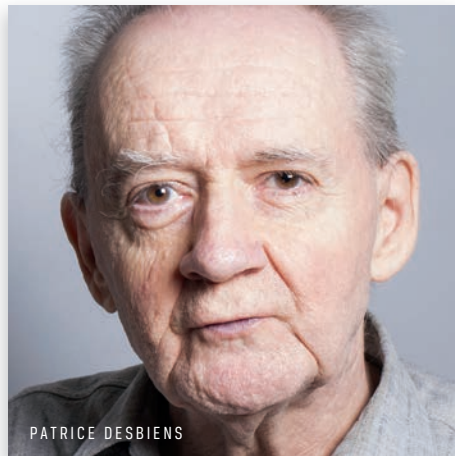
J'ai écrit « formule » plus haut, sans insinuer pour autant qu'elle soit reproductible ni redondante. La manière Desbiens est reconnaissable entre toutes, mais mal avisé serait celui qui tenterait trop hardiment de la copier. L'art de l'instant s'acquiert sans forcer, lorsque le mouvement des choses est si parfaitement emprunté par le regard qu'une trace toujours vibrante peut en être laissée : « Je n'ai pas d'yeux ; je fais de l'éclair du tonnerre mes yeux » (extrait du *Crédo du samouraï*).

Le regard du poète s'échange avec le monde, partage avec chaque événement une même présence :

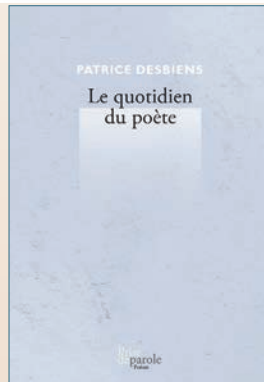
*Il vente et il vente
jusque dans mon
ventre et*

*tout est vitrine et
miroir et vente
de trottoir
et*

tout doit partir (p. 33)



PATRICE DESBIENS



On connaît l'attrait de Desbiens pour l'assonance extrême et pour le vers syncopé, mais au-delà de ces traits, ne néglige-t-on pas de souligner son sens profond de la forme ? Je ne cesse de m'émouvoir de ses constructions dont le propos et la forme s'épousent au sein de petits objets de sensations fugaces. Il faut ainsi prêter attention à ce portrait du crétin en héron, qui se tient pourtant devant nos yeux dans la vase de ses illusions :

*Il se tire dans
le pied
et*

*debout sur
une patte comme
un héron
il se prend
pour*

un héros (p. 10)

Plus loin, une tornade de texte étourdissante séparera deux amants sur la page : « On est la nuit dans / chacun notre lit et / il n'y a que les étoiles / qui se souviennent / de nous. » (p. 37) On se félicite, en silence, d'y assister.

J'accueille ces poèmes avec un immense plaisir, fruits saisonniers — et donc précieux — d'une quête imperturbable d'instant de beauté, de grisailles ou de misères diverses, par un poète qui se sait appartenir aux poèmes, au jour le jour, « en attendant / un dernier coup de foudre / avant la panne » (p. 7).

Le quotidien du poète n'est pas le recueil le plus important de Desbiens, mais son recueil de maintenant. Ce qui en fait son recueil le plus important.

1. Ainsi se plaît à se surnommer L'Oie de Cravan.

☆☆☆ ½

MATHIEU SIMONEAU

Il fait un temps de bête bridée

Montréal, Le Noroît, coll. « Initiale », 2016, 72 p., 17 \$.

Rougir de la poésie

S'il est une tendance qui se fait rare en littérature québécoise actuelle, c'est bien la poésie du pays. On lira ici et là des poèmes liés au territoire ou à l'engagement social, mais quant aux questions identitaires, convenons que les enfants de Miron et de Godin n'occupent pas l'avant-scène poétique.

Avec ce premier recueil, Mathieu Simoneau reprend en quelque sorte là où Danny Plourde s'était arrêté avec sa trilogie de révolte (L'Hexagone, 2004-2009). Or, si Plourde affichait un ras-le-bol annonciateur des mouvements sociaux qui s'agiteraient quelques années plus tard (*Occupy*, Printemps érable 2012), Simoneau exprime plutôt une consternation de voir que rien ne change au pays du confort et de l'indifférence, une fois les carrés rouges élimés, les casseroles rangées et les bulletins de vote incinérés.

Il ne manque pourtant pas de fougues pour admonester ses congénères : « vous passez vos journées / dans des phrases de pain tranché » (p. 15). Simoneau puise son vocabulaire au plus sauvage, remuant terre et bouette, au risque de faire « vieux pays ». Il faut dire que, par moments, son lyrisme atrabilaire laisse perplexe : « qu'est-ce que ma vie d'homme



MATHIEU SIMONEAU

/ devant l'évidence du fleuve // la mort est le plus durable / de nos développements » (p. 52). Ailleurs, son parti pris pour la nature, quelque légitime soit-il, aurait avantage à ne pas déprécier la ville pour autant.

On sent pourtant que l'auteur respecte et assume son imaginaire, à partir duquel il construit un recueil qui parvient à administrer quelques bonnes secousses. Sa posture d'écrivain en échec devant la docilité analphabète du monde est à ce titre particulièrement efficace. Voici Simoneau qui affirme haut et fort, à la suite (audacieuse) de Miron, son « non-poème » :

*le non-poème
c'est mon lyrisme à traction avant
tandis qu'on charcute le monde
à grands coups de pelle
[...]*

*le non-poème
c'est moi avec mes grands yeux
de jambon mort
devant toute
l'obsolescence programmée du poème* (p. 43)

Dans l'apathie généralisée, le poète va jusqu'à admettre qu'il participe de la léthargie structurelle qui a élevé le chialage au rang de sport (de salon) national : « de 9 à 5 / mes rêves ont de la moulée plein leur bol / et secouent leur chaîne / pour se dégourdir » (p. 67). Lourd de cet aveu, sa foi en la poésie n'en sort pas indemne : « le poème est un désastre / que je laisse brûler sur la page » (p. 40) ; « il n'y aura pas de suite au monde / j'ai des bélugas morts au ventre » (p. 56 ; *bonjour et désolé*, Pierre Perrault).

De ce recueil emporté, on retiendra heureusement beaucoup plus l'expression d'une sincérité que le spectacle d'une autoflagellation non nécessaire. L'approche de Simoneau est par ailleurs moins désespérée qu'il n'y paraît et le poète sait qu'il vaut souvent mieux œuvrer humblement dans l'ombre. Parce qu'entre toi pis moi pis la boîte à bois, il ne fait pas bon être poète sur la place publique en ces temps charognards.



ANDRÉ ROY

Quelque chose du paysage

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2016, 132 p., 15,95 \$ (papier), 10,99 \$ (numérique).

Les devoirs de l'écrivain

Prix Alain-Grandbois pour son recueil *La très grande solitude de l'écrivain pragois Franz Kafka* (2014) et auteur d'environ trente titres aux Herbes rouges, André Roy présente un livre aux articulations complexes.



ANDRÉ ROY

recueil aux poèmes sources permettant de mesurer l'effet de version des textes et d'en soupeser les plis. Ainsi, dans « Quelque chose de la ville », on peut lire une réécriture-fusion de deux suites tirées de recueils de 1983 et 2007, l'auteur faisant le pari que le *remix* s'apprécie de manière autonome, ce qui est vrai. Mais dans la mesure où, selon les notes en fin d'ouvrage, on apprend que l'exercice résulte d'une « volonté de détruire le texte pour le retrouver ailleurs, [...] pour se consoler de l'avoir écrit » (p. 119), on se prend à vouloir retourner en arrière, à l'opposé du mouvement de propulsion que générerait *L'accélérateur*.

« Le cycle des Passions », « L'accélérateur d'intensité », « Nuits », « Vies », « La vie parallèle » : André Roy nous a habitués à des cycles, à des retours, à des variantes. Plus récemment, c'est à des poèmes en dialogue avec l'œuvre de Kafka et d'écrivains ou d'écrivains persécutés (*Les espions de Dieu*, 2008) qu'il nous conviait. Autant d'occasions de marouflage d'une écriture sur une œuvre autre, qui peut tout aussi bien être celle de Roy. Entre le passé et l'actualité toujours neuve du désir d'écrire — et du désir tout court —, le poème fait office de pellicule révélatrice.

HYGIÈNE DE L'ÉCRITURE

La moitié des six sections — six lieux : Rome, Saint-Joseph-de-la-Rive, Québec et son fleuve, Tokyo, Nanjing et Montréal — de *Quelque chose du paysage* revisite des textes antérieurs par la réécriture ; l'autre ramène des textes auparavant publiés (en revues web ou papier et en microédition) au sein d'un nouvel ensemble.

Si la pratique autoréférentielle de Roy bouscule par le culbutage qu'elle impose à ses propres textes, parfois contredits par de nouveaux, on a ici affaire à un livre déroutant qui se multiplie à partir de racines invisibles. C'est qu'au contraire de *L'accélérateur d'intensité*, par exemple, où la première partie était réécrite dans la seconde, le lecteur n'a pas accès dans le récent

Un cas, qui ouvre le recueil, m'a toutefois beaucoup intéressé, fasciné : à une suite inédite de poèmes de 1985 s'ajoute une bouture, « Rome en 2015 », qui agit comme nouveau moteur mémoriel après qu'une photo d'un amant italien eut perdu toute « matière glorieuse » (p. 11), devenue « tombeau où reposent, mortes, [s]es amours » (p. 17).

*Je ne sais pas si je suis en train de vivre ou non,
de pleurer, de mourir, de jouir,
mais je cherche une souffrance comme solution au souvenir.* (p. 19)

La consolation par l'écriture, même souffrante — on avait bien perçu les affinités de Roy avec Stig Dagerman —, agit comme une cautérisation sur « l'obscénité du temps » (p. 18) qui vide le présent, et le passé. De la même manière, on verra, en fin de recueil, « André » arpenter ses propres poèmes, tentant d'y ranimer des amours de passage, d'y réinjecter un désir nouveau, au plus physique de sa mélancolie.

J'ai préféré d'autres recueils de Roy que ce *Quelque chose du paysage*, bigarré. Je tiens cependant en haute estime le processus de réactualisation de sa propre écriture, qui tient de la conscience que l'écriture n'est pas autre chose que « d'accidentels désirs » (p. 112), mais qu'elle peut aussi, par l'autre, demeurer vive, jeune, en apprentissage, en recherche.